

Remerciements

La date de 1993, qui délimite la fin de ce premier tome, doit être interprétée dans un sens symbolique et ne pas être comprise sur un simple plan chronologique. L'élection du maire de Perpignan, Jean-Paul Alduy, cette année-là, marque en effet un tournant particulièrement important dans l'histoire de la gare de Perpignan puisqu'en 1994, il décide de lancer les études de desserte de la ville par le TGV. Le projet urbain venait de naître.

La réflexion sur l'entrée des quartiers Gare et surtout Saint-Assisclé, mais, au-delà, de la ville tout entière dans l'ère de la Très Grande Vitesse qui caractérise ce début de XXI^e siècle démarre à ce moment-là.

Daniel Hamelin, urbaniste, directeur de la Direction de l'Aménagement, de l'Urbanisme et de l'Architecture (DAUA) de la Ville de Perpignan, chef du projet urbain de la gare de Perpignan, était le mieux placé pour décrire dans le détail les réflexions, les événements et les réalisations de la période 1994-2010. C'est ce que vous pourrez découvrir dans le tome 2 de cette publication : *Le projet urbain de la gare de Perpignan : du mythe à la réalité (1994-2010)*, où il nous entraîne dans la construction de la nouvelle gare et tout le remaniement du quartier Saint-Assisclé, à travers différents projets, des démolitions et des constructions nouvelles. Ces dernières années, des immeubles sont tombés, de nouveaux sont nés, la voirie a été modifiée...

La date de 1993 ne nous empêche pourtant pas, dans ce premier tome, de publier des photographies tout à fait actuelles – les dernières ont été prises en 2010 –, dans la mesure où elles représentent des lieux et/ou des édifices qui n'ont pas été touchés par des travaux liés directement à l'arrivée du TGV effectués ces dernières années, et où elles permettent ainsi une actualisation la plus avancée possible de l'histoire contemporaine de ces deux quartiers.

Comme vous allez pouvoir le découvrir, l'opulent quartier de la gare, ses rues, ses commerces, ses hôtels particuliers, ses hôtels-café-restaurants pittoresques ont énormément inspiré les éditeurs de cartes postales du siècle dernier. La magnifique collection de Mireille Chiroleu et Simone Chiroleu-Escudier en témoigne.

Il n'en est pas de même pour Saint-Assisclé où seuls la laiterie du Foulon, la pépinière Robin et les établissements Parès ont été édités en cartes postales. Cela est sans doute lié au fait qu'à l'origine, ce

« faubourg » de la gare n'a pas fait l'objet de belles constructions bourgeoises avant les années 1930 – hormis les deux jolis châteaux pour lesquels nous ne nous expliquons pas cette lacune iconographique, et que son urbanisation plutôt populaire à partir de l'après-guerre n'a pas attiré les éditeurs.

Ainsi, beaucoup de photographies de Saint-Assisclle sont récentes. Elles pourraient par là-même, pour certains, paraître d'un intérêt limité. Pour nous, archiviste et cartophiles, elles représentent au contraire à ce jour le seul témoignage iconographique publié de ce quartier. Les photographies des années 1940-1950 nous ont été aimablement prêtées par des particuliers auxquels nous adressons tous nos remerciements : Georges Durand, Josette Maydat et Daniel Vaguer.

Nous remercions aussi Maryse Donnio, Janine Dauré et Guy Déchelle pour leur contribution à l'iconographie du quartier de la gare.

Merci également à Dominique Pouech, dessinatrice (D.A.U.A. Ville de Perpignan), pour la réalisation tous les plans des lotissements de Saint-Assisclle et à Dominique Vandesmet, maquettiste dans la même Direction pour ses photographies.

Des fonds des archives de la Ville sont surtout édités de nombreux plans, des anciennes factures de commerces, ainsi que quelques photographies de la période contemporaine (de 1960 à nos jours).

Pour mieux comprendre et interpréter ces documents iconographiques, pour arriver à les resituer dans leur contexte historique, nous avons surtout utilisé les écrits de Roland Serres-Bria, Antoine de Roux et Anne-Laure Fabre¹. Ces travaux ont chacun éclairé, de manière différente et complémentaire, notre vision du quartier de la Gare.

Dans ce tome 1, *Le chemin de fer : La Gare et Saint-Assisclle (1858-1993)*, nous vous emmenons à la découverte, en images, de plus de 150 ans d'histoire urbaine et humaine de ces quartiers. Bonne promenade dans les rues, sur les boulevards, le long des quais, sur ou sous les ponts !

¹ Roland Serres-Bria, *Le quartier de la gare*, Coll. Perpignan-Hier, Edition des Archives communales de Perpignan, Perpignan, 1998, épuisé.

Antoine de Roux, *Perpignan de la place-forte à la ville ouverte (X^e-XX^e siècle)*, Coll. Perpignan-Archives-Histoire, Edition des Archives communales de Perpignan, Perpignan, 1996, épuisé.

Anne-Laure Fabre, *La création du quartier de la Gare*, mémoire de maîtrise, Histoire contemporaine, Université de Perpignan, 2003-2004

Préface

J'ai lu ce livre et je me suis aperçu que, bien qu'habitant à vingt mètres du "centre du monde" depuis plus d'un demi-siècle, je connaissais mal mon quartier. Merci aux auteurs qui ont comblé cette lacune. Quant nos parents ont disparu, nous nous rendons compte que nous ignorons beaucoup de leur vie avant notre naissance. Nous les avons trop sous la main, à notre disposition, et il n'était jamais opportun de leur poser des questions sur des sujets qui nous concernaient au premier chef. Il en était de même pour notre quartier, que nous avons trop sous le pied, si j'ose dire. C'est comme les Parisiens qui n'ont jamais eu le désir de monter sur la tour Eiffel. Ce doit être un travers des moyens d'information modernes, qui remplissent notre temps de nouvelles du monde entier, bien que cela nous soit d'une utilité bien relative, et nous empêchent de nous intéresser aux faits et gestes des voisins de notre rue.

...

Quand je fais une récapitulation de mon trajet vital je remarque qu'il est plein ras bord de liens qui me rattachent à cette gare, à ces maisons, à ces rues et à ces places. A l'époque, le train était le meilleur moyen de transport des villageois du département vers le chef-lieu. Pour les achats qui sortaient un peu de l'ordinaire, pour les visites aux médecins spécialistes, pour la foire de la Saint-Martin et ses camelots... On arrivait fatalement, donc, à la gare, avec ses bruits, ses fumées, ses senteurs de fer et sa grisaille. On descendait l'avenue à pied. On était accueilli par la figure revêche de Jean Jaurès puis, à la place Arago, par le grand François sur son socle qui vous intimait du bras l'ordre de repartir par où vous étiez venu. Nous avons passé le Brevet Élémentaire et le Brevet d'Enseignement Primaire Supérieur au groupe d'écoles Jules Ferry et Jean Massé, au Boulevard des Pyrénées, écoles qui avaient des bancs trop petits pour nos corps adolescents. C'était au mois de juillet et il faisait une chaleur torride. Cet examen durait une semaine entière, et il y avait une épreuve de chant (il fallait en principe déchiffrer une partition, en fait on faisait semblant), une épreuve d'instruction civique, une épreuve de travail manuel (fer ou bois) qui se passait à Jean Moulin, et une épreuve de gymnastique au stade Gilbert Brutus. C'était du sérieux, car l'un des Brevets permettait d'être instituteur, par exemple en Afrique du nord et dans les colonies.

Puis il y a eu le trajet, lorsque vous étiez élève du lycée Arago, du Collège des Filles ou du Sol. Ah! Ces trajets qu'on faisait en bande et qui créaient des amitiés spéciales. Combien de flirts, combien de mariages même ont-ils favorisé! C'étaient, au petit matin, les trains qui déversaient leurs chargements de potaches, qui emplissaient l'instant d'après les deux trottoirs de l'avenue, où commençait à se faire le tri, l'égrenage, à mesure qu'on se rapprochait de sa destination. Les élèves du lycée Arago devaient entrer par la rue Zamenhoff dans l'ensemble des vieilles bâtisses qui couvraient l'actuelle Dalle Arago. On ne quittait pour ainsi dire pas le quartier de la gare. Sauf si on avait le temps d'arriver à la place Arago pour voir défiler les jolies « maintenones », les filles qui fréquentaient le Cours Maintenon, avec leur corsage blanc et leur jupe plissée bleu marine. Quitte à entrer après, ce qui était formellement interdit, par le vestibule où régnait un bedeau sourcilieux, ancien militaire, qui jouait du tambour pour sonner la fin des cours en cas de panne d'électricité. La place Arago était entourée, à cette époque, de petits mimosas qui annonçaient le printemps. S'il pleuvait ou si vous étiez fatigué, il y avait le tram, qui avec sa clochette, attendait devant la gare, à gauche, puis descendait, pas trop vite, l'avenue, allait vers la Loge puis vers le Castillet, traversait La Basse sur le pont Magenta, au niveau de Noga, des Nouvelles Galeries, remontait par le quai Vauban puis courait parallèle au chemin suivi à l'aller. C'était le seul service de transports pour l'intérieur de la ville. Il y avait un autre tram, il est vrai, qui allait à l'Hôpital Saint Jean, et un autre encore qui partait du Castillet et allait vers Canet. Pour tout le reste, on allait *pedibus cumjambis*..

Nous avons des amis et des amies qui avaient passé le concours d'entrée à l'École Normale (niveau de troisième, alors) et qui fréquentaient l'établissement qui se trouvait rue Valette. On y donnait les cours et les filles y avaient leurs dortoirs. Les garçons, eux, dormaient dans la ville haute, et nous croisions leur troupe sur l'avenue de la gare quand, le matin, ils descendaient.

...

Puis nous avons commencé à travailler. Mais nous faisons encore le trajet, car la SNCF faisait aussi des prix pour les abonnements des ouvriers et des employés de bureau. La bande s'était renouvelée, bien sûr, mais il y avait toujours des flirts, les intéressés s'isolant dans les compartiments obscurs, dits « des contagieux » par les camarades non pourvus. Mais le jour venait où les amourettes se transformaient en véritables amours. Ce n'était pas exceptionnel et cela nous est arrivé aussi. Nous avons un ami, Michel Perpigna, qui habitait la rue Joseph de la Tour d'Auvergne et qui nous trouva un appartement dans la même maison. Nous y sommes toujours. Nos enfants y ont grandi, fréquentant l'école Jean-Jacques Rousseau, rue Courteline, où nous allons voter régulièrement à chaque consultation électorale, le collège Sévigné, alors au bout de la rue Valette, ou le lycée Arago, cette fois tout neuf et brillant de toutes ses briques,

bâti sur la rive droite de La Basse et qui, de notre temps, avait la réputation de s'enfoncer peu à peu dans un sol trop meuble. Nous avons eu nous même l'honneur d'y enseigner un moment. Au milieu du siècle dernier, quand nous allions au vieux lycée, le neuf était déjà construit mais les pions n'y accompagnaient, prudemment, que les jeunes de sixième et de cinquième.

Notre maison avait été construite au début du siècle dernier, en plusieurs fois comme en témoignent encore une dénivellation de quelques centimètres au milieu d'un couloir et un changement de carrelage. Il y avait auparavant des jardins maraîchers, et la mairie nous a fait payer longtemps une taxe d'arrosage alors qu'on n'arrosait plus rien depuis belle lurette. Notre garage, en face, était une ancienne étable ou une ancienne écurie et conservait encore, quand nous l'avons acheté, son râtelier.

Dans notre quartier il y avait naguère deux cliniques : Pasteur et Saint-Roch. La première, qui se trouvait rue Chateaubriand, de l'autre côté de l'avenue de la gare, avait accueilli mon père pour une hernie, et ma fille pour une appendicite, et il n'y a pas si longtemps, notre bon ami Roger Rull, l'homme de la sardane, et le bon Sauveur Canals. Elle était toute petite mais rendait bien service. L'un des chirurgiens qui y officiait était le docteur Castany, dont la belle maison se trouvait à la hauteur de la nôtre rue Paul Massot. L'établissement a désormais vécu : ces jours-ci on l'a démoli, et sur son emplacement il y a, à l'heure où nous écrivons ces lignes, d'énormes tas de gravats. La clinique Saint-Roch, qui était sur les quais (le quai Nobel), face à la passerelle du lycée Arago, a été transformée en appartements et on l'a reconstruite, en grand, au diable Vaubert, à Cabestany où elle a donné son nom à la Médipole. Ma fille Mireille y était née le premier mai 1965, et moi-même j'y avais été soigné pour les problèmes rénaux, qui étaient sa spécialité. Nous y avons rendu visite à bien des amis, et par exemple à Louis Monestier, avec qui nous avons créé l'Université Catalane d'Été de Prades quand il était le maire de la capitale du Conflent.

Notre fils Michel était né à la clinique Saint-Pierre, alors située rue de l'Ange, au cœur de la vieille ville, dans une grande maison bourgeoise. Les chambres s'y distribuaient autour d'un grand escalier central. Aujourd'hui elle a été reconstruite à l'extrémité du quartier de Saint-Assiscle, sur la route de Prades, et s'agrandit périodiquement en bâtiments et en parkings. La médecine a besoin de plus en plus d'espace pour les appareils de plus en plus sophistiqués, et les voitures ont du mal à trouver une place dans les grands terrains aménagés à leur intention. Les cliniques suivent en somme le même chemin que les commerces avec les grandes surfaces : elles deviennent des hypermarchés de la santé et ne contiennent plus dans les rues étroites des villes non prévues pour la société de consommation. En fait tout le monde a besoin de plus d'espace : les établissements d'enseignement et même les particuliers, qui ne veulent plus des appartements réduits et mal ventilés. On assiste, sans en avoir l'air, à une véritable explosion des villes, dont on ignore

l'avenir. En tout cas, en ce qui concerne la santé, le dernier grand déplacement médical s'est fait vers le nord et a concerné la vieille Roussillonnaise, longtemps installée au Haut-Vernet, près de la Patte d'Oie, et qui vient d'être reconstruite, agrandie et modernisée, tout près de l'aérodrome de La Llanera.

Nous restons, quant à nous, bien sûr fidèles au nouveau Saint-Pierre, en particulier pour des raisons de proximité. Si nous allons parfois ailleurs c'est pour des raisons de spécialisation des cliniques elles-mêmes. Le nouveau Saint-Pierre a pour nous déjà une histoire : nous nous souvenons du premier établissement, relativement modeste, où nous étions allés rendre visite à notre ami Francis Català.

Nous ne quitterons pas cet aspect des choses sans évoquer le vieux docteur Brial, le père. Il habitait une villa de la rue des Palmiers, en dehors donc des remparts de la Ville Neuve, rue qui va du boulevard Clemenceau au Cours Lazare-Escarguel, toujours dans le quartier de la gare, donc. L'homme venait de la médecine générale et s'était ensuite spécialisé. Il faisait les piqûres lui-même, contrôlait lui-même la vitesse de sédimentation, et refusait la moitié du temps d'encaisser la visite sous le prétexte qu'à partir d'un certain moment il devait de toute façon donner tout au fisc. Il s'occupait aussi de notre ami Francis Vilalte, qui attrapa cette cochonnerie de la maladie d'Osler qui l'emporta. Le vieux docteur, qui n'avait jamais pu s'habituer à ces dénouements, en parlait comme il aurait parlé d'un de ses fils.

...

Un endroit que nous aimions fréquenter et qui a disparu était le Nouveau Théâtre. Il était né au début du siècle et son nom faisait allusion au Théâtre Municipal de la place de la République. On y avait joué des revues d'Albert Saisset et des Tréteaux. Du premier, par exemple *La Basse court* (1925), jeu de mots bien dans l'esprit de l'auteur avec « la basse-cour », ou *La Têt en bas* (1926), jeu de mots avec « la tête en bas ». Nous y avons vu, à la fin de notre adolescence, le film *Peter Pan*, puis des pièces en langue catalane comme *En Baldiri de la costa*, avec Pau Garsaball et Joan Capri. Plus tard nous y avons suivi, pour le compte du journal *Midi Libre*, les galas Karsenty, où nous avons pu applaudir Burt Lancaster dans la pièce *Vu du Pont*, Jacqueline Maillan et les grands acteurs à la mode des scènes parisiennes, des pièces comme *Les révoltés du Bounty*... Le spectacle était également dans la salle, parce que tout ce que Perpignan et le département comptait de « gens bien » se manifestait, les femmes exhibant leurs toilettes.

Un peu plus bas, à la place Jean Payra, nous avons fréquenté la Librairie de Catalogne, aujourd'hui *Llibreria Catalana*, du père Julià Gual (le père de Ramon Gual), un réfugié de la *Retirada* du groupe de Pau Casals et de Pompeu Fabra, de Prades. Nous avons reçu de ses mains et comme prix des Jeux Floraux du *Genêt d'Or*, le livre d'André Malraux *Les Voix du silence*, que feuilletait Francis Vilalte peu avant sa mort. Nous l'avons fréquenté pendant les années où Antoine Cayrol l'avait achetée, abandonnant son métier de

boucher, et l'avait transformé en lieu de rencontre des intellectuels catalans. Nous avons continué à la fréquenter quand Joan Miquel Touron et Mijo s'y sont installés, en 1983. C'est surtout avec elle que la présence du livre catalan s'est quelque peu normalisée dans notre pays.

...

Quand Perpignan a voulu récupérer son université, supprimée au moment de la Révolution Française, on ne disposait pas du campus actuel du Moulin-à-Vent et on utilisait les vieux bâtiments plus ou moins libres, dont l'Ancien Hôpital Militaire ou l'Hôtel Pams. L'université mère de Montpellier envoyait des jeunots pour enseigner les mathématiques modernes, alors à la mode, et la préparation au certificat de MGP, L'un d'eux s'empêtrait dans ses démonstrations, s'en rendait compte, effaçait vite le tableau tout en disant: « Et comme cela ne nous réussit pas, nous allons nous y prendre autrement ». Il écrivait le mot quelconque avec trois q : quelquonque. Nous l'avons vu hésiter une seule fois devant le deuxième, puis il y est allé gaiement, pensant sans doute que cela lui avait réussi jusqu'alors, donc...

...

Au coin de l'avenue de la gare (du Général de Gaulle) et de la rue Paul Massot, il y avait l'Hôtel Royal Roussillon, plus tard siège de Radio Bleue et aujourd'hui édifice du Conseil Régional. La gérante du Royal Roussillon était l'écrivain Elisabeth Oliveres-Pico. C'est là que logeait Josep Maria Batista i Roca lorsqu'il séjournait à Perpignan, venu de son université de Cambridge où il s'était exilé et d'où il faisait fonctionner le Conseil National Catalan. C'était tout près de la rue Paul Riquet où habitait son secrétaire Louis Esteve. Il venait à la fin de l'été et pouvait participer comme professeur aux Journées d'Étude de Septembre qu'organisait le Groupe Roussillonnais d'Études Catalanes. Son vieil ami Josep Maria de Casacuberta, l'éditeur de la Barcino, montait de Barcelone avec Esteve Albert pour parler de livres que nous avions en cours, puis pour le retrouver. Et nous l'accompagnions parce que c'était à trente mètres de chez nous. Au Royal nous rencontrions aussi l'abbé Eugène Cortade, grand ami d'Elisabeth et qui s'occupait de la revue Sant Joan i barres à ses débuts. Comme il était curé de Saint-Joseph, à la rue Cabrit, il n'avait pratiquement que l'avenue à traverser. C'est lui qui baptisa notre fille en catalan et qui fit faire la communion à notre fils.

Un peu plus haut, il y avait un garage où nous laissions notre scooter. Le vieux gardien était un espagnol réfugié et avait pour fils un champion de moto qui se distingua plusieurs fois dans son sport mais qui finit par se tuer dans un accident. Nous sympathisions beaucoup avec le vieux. Le garage en question a disparu et il y a maintenant à sa place un commissariat de police.

Plus haut encore, déjà à la gare, il y avait (il y a) l'hôtel Terminus où il nous arrivait de passer la nuit

lorsque nous étions étudiant à Montpellier. Nous faisons le trajet et si nous revenions trop tard pour attraper notre correspondance nous avions droit à une chambre bon marché sous les combles, que nous trouvions chaude et douillette en plein hiver. Et reposante après les fatigues de la journée.

Devant la gare il existait un établissement de bains-douches. Au début de notre mariage, quand nous devions nous contenter d'un tout petit appartement sans salle de bain, nous allions nous débarbouiller le dimanche dans l'établissement en question. Aujourd'hui, à son emplacement, on a fait un petit parking, tout près de l'ancien tunnel de Saint-Assisclé.

En descendant l'avenue nous nous sommes souvent arrêtés devant la petite vitrine de notre ami René Llech-Walter, qui s'est occupé toute sa vie de la promotion de l'Espéranto et de celle du catalan, avec la vieille l'Association Polytechnique qu'il avait créée dans sa jeunesse. Il est mort il n'y a pas si longtemps, plus que centenaire, et sa fille, qui le secondait bien, n'a pas tardé à le suivre. Que deviendra cette vitrine?

Un autre endroit du quartier qui nous est cher est le CeDACC, le Centre de Documentation et d'Animation de la Culture Catalane de la ville de Perpignan, que Louis Lliboutry et Joséphine Matamoros créèrent au musée Puig, au 42 de l'avenue de la Grande-Bretagne, en 1978. Là s'est développée la plus importante bibliothèque roussillonnaise et catalane de la Catalogne du Nord. Là nous y avons donné des cours du Département de Catalan de l'Université, nous y avons présenté des livres, nous y avons honoré notre ami Francis Catala disparu il y a plus de vingt ans déjà, nous avons passé des journées à consulter livres, revues et journaux. Nous y avons toujours trouvé un accueil des plus sympathiques. Nos deux enfants y ont travaillé quelque temps. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter sa fusion avec la Médiathèque de la rue Émile Zola, plus lointaine et aux environs de laquelle il est très difficile de trouver une place de parking. Alors que pour aller au CeDACC il nous suffisait de quelques minutes en traversant par les Quatre Casals. Nous regretterons aussi son joli jardin.

...

Le quartier de Saint-Assisclé est pour nous moins familier, à cause du barrage que constitue la gare. Moins familier et plus récent aussi, avec ses nombreux lotissements flambants neufs. Nous y avons un vieux souvenir, pourtant: celui d'une maisonnette en rez-de-chaussée tout près du rond point de la route de Prades situé au niveau de l'avenue de la Massane. On ne l'a pas encore démolie, mais elle n'a plus de porte. Dans le temps, c'était la dernière maison de l'avenue de Prades, et elle était habitée par la famille Catary, qui venait d'Ille-sur-Têt et avec qui nous avons sympathisé. Nous lui rendions parfois visite le samedi, en sortant du lycée Arago. C'était un peu loin mais nous avions de jeunes jambes.

Nous étions aussi venus dans le quartier chercher une bouteille de vin pelure d'oignon dans les établisse-

ments Grill, modeste récompense obtenue pour un poème aux Jeux Floraux du Genêt d'Or. Plus tard, lorsque notre ami Jordi Pere Cerdà descendit de sa Cerdagne natale pour s'installer comme boucher à Saint-Assisclé, rue Messidor, nous lui rendions souvent visite pour augmenter sa clientèle et pour parler de poésie et de notre langue catalane. Nous avons mangé chez lui avec Joseph Tarradellas, le président de la Généralité de Catalogne en exil, avec l'écrivain occitan Robert Lafont et son épouse Fausta Garavini, professeur à l'université de Florence, nous avons fêté la Noël avec le journaliste Jean Thierry, de Midi Libre... De son énième étage, le soir, nous y avons admiré bien des couchers du soleil sur le Canigou. Enfin, nous nous rappelons une visite faite à l'école d'Alembert, où avait été créée une section bilingue que dirigeait un de nos élèves de l'Université. Celui-ci nous avait gentiment invités à venir voir sa classe et ses élèves et nous avons eu la satisfaction de constater les bons résultats de notre enseignement.

...

Aujourd'hui à la retraite, nous faisons régulièrement dans le quartier de la gare des promenades de santé, et nous nous apercevons qu'il fourmille de souvenirs, que tout nous y parle. Que nous n'y sommes pas nés mais que c'est tout comme. Ou presque. Et c'est pour cela que nous avons lu le présent livre un peu comme un arbre généalogique ou un livre de raison de la famille, faisant des rencontres inattendues dans le temps, nous rendant compte que de ces temps passés nous en faisons aussi, dans une certaine mesure, partie. On s'en sera aperçu dans les pages précédentes, et c'est ce qui arrivera probablement aussi à beaucoup de ses futurs lecteurs. En tout cas, nous le leur souhaitons.

Pierre VERDAGUER